

## Olivier Besancenot

Porte-parole de la LCR, facteur.

### Ma génération et l'individualisme

### La gauche radicale face à de nouveaux défis

Entretien avec Philippe Corcuff

**Olivier Besancenot est né en 1974 à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine).** Il a donc trente ans. Il travaille à la Poste comme facteur, où il milite au syndicat SUD PTT. Il est un des trois porte-parole de la LCR, après avoir été son candidat à l'élection présidentielle en 2002. Il a rejoint les Jeunesses Communistes Révolutionnaires (JCR) dans son lycée en 1988. Il a été élu pour la première fois au Comité Central (devenu Direction Nationale) de la LCR en 1996 et à son Bureau Politique en 1999. Il est l'auteur, en collaboration avec François Sabado, de *Révolution ! 100 mots pour changer le monde* (Flammarion, 2003 ; réédition poche « J'ai lu », 2004). Il y écrit notamment : « Nous ne nions pas les faiblesses humaines dont il faut tenir compte pour bâtir une société » (p. 26). Olivier avait lu mon livre *La Question individualiste – Stirner, Marx, Durkheim, Proudhon* (Le Bord de l'Eau, 2003) et avait souhaité en parler, soulignant que la prise en compte de l'individualisme avait une tonalité « générationnelle ». C'est le point de départ de cet entretien...

Ph. C.

**ContreTemps :** Selon toi, la question de l'individualisme et de l'individualité pose un « problème de génération ». Pourquoi ?

**Olivier Besancenot :** C'est comme cela que je le ressens. Après avoir lu ton livre sur *La Question individualiste*, je me suis dit : « C'est un thème qui ne se discute pas pour ma génération », et peut-être plus encore pour les générations à venir, je parle des générations militantes, celles qui s'engagent. Dans le rapport à l'engagement, la place de la personne – je dirais du respect de l'espace individuel, de la sphère privée – est une question qui me semble réglée. C'est flagrant au sein de la Ligue : il y a un écart entre le type d'engagement des années 1960-1970 – que je n'ai pas connu, mais dont j'ai entendu parler –, et le type

d'engagement que je vis personnellement, avec les répercussions dans le fonctionnement actuel de la LCR. Ce n'est pas une question de degré d'engagement ou de conviction, mais cela renvoie à des choses pragmatiques, comme par exemple trouver un emploi. Aujourd'hui, nous ne sacrifions pas à un engagement quelconque l'ensemble de notre vie personnelle, ou même professionnelle. Cela ne veut pas dire pour autant que notre engagement ne nous bouffe pas les neurones du matin au soir, et que nous n'avons pas ça dans le sang ! Mais notre manière de nous engager est différente de celle des années 1970, où tu étais dévoué à une cause collective, tu étais dans un « tout ». Je ne sais pas quelle était la place du *je* dans ce « tout » collectif. Il y a là, à mon avis, quelque chose de générationnel qui est tranché, qui n'est pas débattu. Et l'idée d'en discuter me semble importante. Ce n'est pas un hasard si j'ai fait, en partie, mes premiers pas en politique grâce à la lecture des textes de Guevara. Le Che a essayé de réhabiliter l'individu, la question individuelle dans le projet de société, et y compris dans l'engagement militant. Même si cela peut constituer une source de tensions dans la gestion de l'engagement militant.

**C :** Tu as évolué là-dessus ou cette visée protectrice par rapport à ta vie privée est ancienne ?

**OB :** Ça a toujours été une constante, même si cette constante a évolué en fonction de ma vie personnelle. J'ai commencé à militer alors que l'engagement politique était énormément discrédité. Autour de moi, c'était perçu comme un « embrigadement ». C'était tout sauf une forme d'épanouissement individuel. Dès le départ, j'ai alors dit : « Je vais militer, mais je suivrai des études, j'aurai ma propre vie, je continuerai à voir mes potes, à sortir en boîte, etc. ». Je dis ça parce que ce sont des discussions que j'ai eues avec le Bureau Politique de la Ligue, avant l'élection présidentielle. Je leur disais que j'étais partant pour être candidat, mais qu'il fallait que je puisse continuer à travailler – parce que j'y tenais beaucoup – et à mener vie personnelle, voir mes amis...

Je ne me suis jamais dit explicitement : « Il faut faire une démonstration politique ». Mais il faut pouvoir montrer qu'on peut s'engager en étant un individu lambda, en étant ces anonymes du quotidien. Tu dois pouvoir prendre ton métro, bosser, et contribuer à changer la société. Et cela justement pour éviter que ton engagement politique ne décroche, progressivement, du reste de la société, de la majorité des gens que tu veux incarner et dont tu veux défendre la voix. Je veux m'y tenir.

**C :** Est-ce que tu as eu des tensions avec le modèle du « révolutionnaire professionnel », avec l'idée du sacrifice, d'une activité quasi totale mobilisant toute une vie, qui, même s'il n'est plus le modèle revendiqué par la LCR, est resté dans l'esprit des plus anciens ?

**OB :** Il y a eu des tensions pour gérer le quotidien, mais jamais de conflits. Parce que la génération des années 1960-1970 est obligée d'admettre qu'un engagement absolu, au détriment du reste, n'est plus possible, même pour cette génération-là. Et même si elle l'a toujours à l'esprit – parce que c'est dans son fonctionnement politique de départ –, elle doit comprendre que si la Ligue veut continuer à se développer, il faut, par exemple, qu'elle permette aux jeunes de réussir leurs études et de trouver un boulot. Les étudiants d'aujourd'hui ne sont plus les étudiants de 1968 ! Mais, en même temps, mon engagement est total. Pour moi, tous ces aspects sont réglés dès le début. Je me suis toujours dit : « Être révolutionnaire, c'est pour la vie ». Ce n'est pas que je dis « je serai révolutionnaire toute ma vie », car j'ai peur du ridicule et personne ne sait ce qu'il sera dans trente ou quarante ans. En revanche, c'est un engagement de longue durée. Il faut néanmoins se méfier de ne pas tomber de l'activisme, notamment en milieu étudiant. J'ai moi-même donné dans cet activisme étudiant, comme un con. Aujourd'hui, je le regrette. Tu vois, j'aimerais retourner un jour – je le ferai d'ailleurs – une année à la fac pour pouvoir me poser sur les bancs d'un amphî, aller en bibliothèque, pour étudier simplement, pour prendre du temps pour moi. L'activisme, ça fait peur, ça fait peur aux gens, y compris aux jeunes. Cela implique une telle exigence de sacrifice que de toute façon cela effraie les autres, dont tu finis par te détacher. Tu n'es plus un point de repère pour eux. Les ponts sont coupés, et ça, ce n'est pas possible.

**C :** *Qu'est-ce que ça veut dire « révolutionnaire », pour toi ?*

**OB :** Pour moi, être révolutionnaire, c'est prendre conscience qu'il y a un avenir collectif, et que cet avenir passe par une rupture radicale. La question de l'individualisme représente deux défis pour un révolutionnaire de ma génération : réhabiliter l'individu au sein du mouvement ouvrier et auprès des révolutionnaires et, en même temps, dans ton intervention quotidienne, réhabiliter la question collective auprès des jeunes générations, où l'individualisme au mauvais sens du terme est super développé. Par exemple, je vais lire le Che, qui représente pour moi un communisme un peu libertaire, antistalinien. C'est quelqu'un qui, dans ce qu'il a fait et écrit, donne toute sa dimension à la question individuelle. C'est ça que j'ai compris du Che : il m'a aidé à percevoir que, dans l'avant-gardisme tel que je le rejette, il n'y a pas de dissociation entre le *je* et le *nous*, ce qui aboutit finalement au modèle sacrificiel. Car, en réalité, cet avant-gardisme, c'est surtout le bulldozer du *nous*, c'est l'oppression du *je* par le *nous*. Plus largement, ce que je puise dans la critique libertaire, c'est d'essayer de réhabiliter une partie de la question de l'individu. De ce point de vue, certaines discussions importantes devraient pouvoir être menées entre tous dans le mouvement social, et donc aussi avec les libertaires.

Po u r t a n t, b i z a r r e m e n t – e t t u l e d i s d a n s t o n l i v r e – d a n s t o u t e s l e s q u e s t i o n s q u' e s s a i e n t d e s e p o s e r à n o u v e a u l e m o u v e m e n t o u v r i e r e t s e s c o m p o s a n t e s r é v o l u t i o n n a i r e s, i l y a u n e q u e s t i o n q u' o n n' a r r i v e p a s à d é b a t t r e : c e l l e d e l' i n d i v i d u. N o u s d e v r i o n s p o u r t a n t p o u v o i r l e f a i r e e n s e m b l e.

**C :** *Dans le mouvement social, comment tu vois la juxtaposition de deux logiques potentiellement contradictoires ? D' un côté, on défend des grandes institutions de solidarité collective (comme la sécurité sociale, les retraites ou le statut salarial) contre le néo-libéralisme, et, d' un autre côté, il y a une dimension libertaire-individualiste qui est très critique à l'égard de toute institution, de toute représentation. J' ai l' impression qu' au niveau syndical ou politique, on a du mal à associer les deux aspects, et qu' on a tendance, dans les discours, à faire prédominer le collectif, menacé par le néolibéralisme, au détriment de l' individuel. Ce faisant, est-ce qu' on ne laisse pas trop facilement le terrain de l' individualité au néocapitalisme ? Or on trouve chez Marx et une série d' auteurs libertaires une critique du capitalisme au nom du développement individuel, et pas seulement au nom du collectif. Réinventer un nouveau langage politique qui donne toute sa place à l' individualité, n' est-ce pas un des grands défis pour la gauche radicale ?*

**OB :** Pour le mouvement social comme pour nous, le problème est le même : se projeter dans l'avenir et comprendre qu'il y a bien un aspect générationnel. C'est en prenant en compte cet aspect générationnel qu'on parviendra à traiter les contradictions, en formulant un projet global. Mais dans le mouvement social ou dans les questions qui nous sont posées, tu as beaucoup de « vieux », entre guillemets. Les problèmes du passé persistent, sans être réglés. Or au niveau des générations nouvelles, la question de l'individu, elle est là, elle est présente, et de toute façon, si tu ne l'as pas comme point de départ et comme perspective, tu n'es pas crédible. Donc nous essayons de présenter un projet de société alternatif au capitalisme, nous devons être capables de réhabiliter quelque chose qui parle à l'injustice telle qu'elle est ressentie individuellement par un jeune salarié de Mac Do ou de Maxi Livres, que je viens de rencontrer ce matin par exemple. On doit être en mesure de lui expliquer que notre projet d'émancipation sociale vise l'émancipation individuelle au final. Et ça va prendre du temps, mais on peut le faire avec le mouvement social dans le cadre d'expériences nouvelles. Parce que les contradictions que tu pointes sont réelles. Et je dirais qu'il y a plusieurs façons pour un jeune salarié, par exemple à la Poste, de se révolter : sa révolte peut s'inscrire dans des formes de résistance collective, mais aussi basculer dans des réflexes hyperindividualistes, voire capitalistes. Prenons le cas concret de la conception du syndicalisme ! Je constate deux choses, à la sortie de la mobilisation sur les retraites du printemps 2003 : là où l'on attendait les plus anciens sur les

retraites, ce sont les plus jeunes, contractuels, qui se sont surtout mobilisés ; la deuxième chose, c'est qu'à l'issue de ce mouvement, le syndicalisme ne représentait plus pour eux une forme de défense collective, mais était devenue une assurance privée, du type « Je veux bien me syndiquer, parce que je veux qu'individuellement on me défende ». J'aimerais qu'à partir de ce qu'ils ressentent comme étant un acquis individuel, ils comprennent qu'il y a bien une histoire collective, qu'il y a bien une nécessité de tisser des réseaux de solidarité.

Nous sommes face à une génération qui fait ses propres armes, mais pas de manière directement engagée politiquement, pour l'instant. Et pourtant, à côté de cela, une nouvelle génération politique est en train de voir le jour, au fur et à mesure d'expériences, mais on n'en est qu'aux prémises. Nous devons en priorité porter le regard vers ceux que j'appelle « les nouveaux pionniers » du mouvement social : ceux qui militent à la CGT Commerce, qui font le Réseau Stop Précarité, à Pizza Hut, à la Brink's, à Maxi Livres, etc. Pour moi, ce sont là des expériences décisives. Car si ces centaines de jeunes n'arrivent pas à trouver une issue positive à leur expérience actuelle, et bien il y a quelque chose qui ne pourra pas sortir sous une forme décuplée plus tard.

**C :** *Est-ce que cela ne suppose pas de réinventer le langage politique ?*

**OB :** Ça dépend de ce qu'on appelle « langage ». Le langage, ça peut être simplement de la com'. Le langage, c'est bien une question qui se pose, mais bizarrement. Par exemple, en tant que porte-parole, j'ai mis du temps avant de dire *je*, dans les meetings ou à la télévision, je disais *nous*. Parce que je me protégeais derrière le collectif. Plus fondamentalement, le problème qui se pose, c'est de donner confiance à celui ou celle qui a décidé de s'engager. Et donner confiance à quelqu'un, c'est très compliqué. C'est offrir la possibilité à telle ou telle personne – qui a priori n'a pas toujours eu ne serait-ce que le goût de la lecture, le goût de la critique – de présenter des idées, que cela soit des jeunes, des femmes ou des homos. Nous devons faire en sorte que la Ligue favorise cela. C'est une vraie bataille. À la LCR, il y a de nombreuses personnes très cultivées qui s'expriment bien, avec aisance, et cela peut impressionner le jeune militant, cela peut l'intimider et l'empêcher de prendre la parole. C'est une vraie discussion qui se pose, là. Nous devons permettre que d'autres porte-parole émergent, auxquels les gens puissent s'identifier – pour de bonnes raisons bien sûr, pas pour des questions de com'. En tant que militant, on doit pouvoir se dire : « S'il est capable de prendre la parole, moi aussi je suis capable de le faire. »

**C :** *Et comment ne pas laisser l'individualité au capitalisme ?*

**OB :** On revient au projet de société globale dont je parlais. Notre atout, c'est quand même les dernières luttes, avec le mouvement altermondialiste ou la mobilisation

des intermittents de la culture. À cette occasion d'ailleurs, j'ai découvert pourquoi l'épanouissement individuel dans le domaine de l'art et de la culture est contradictoire avec la logique de marchandisation. Nous devons réhabiliter un projet de société qui, pas uniquement sur l'art et la culture, montre que « le camp de l'individu », dans le sens de l'épanouissement individuel, est du côté de l'émancipation sociale. Il ne faut pas laisser cette idée au néolibéralisme ni au capitalisme. Mais pour cela, il faut puiser dans les expériences sociales qui, tôt ou tard, vont poser ce type de questions. Car tout cela ne va pas jaillir de nos têtes, pas même du cerveau de tel ou tel intellectuel ou de tel ou tel syndicaliste de la Ligue, ou du mouvement social, ça jaillira suite à des réflexions collectives. Et, de ce point de vue, ce qui s'est passé récemment chez les intermittents est très intéressant.

Mais cela va prendre du temps, et nous revendiquons le droit à la patience. C'est un critère essentiel. Mais, pour parler franchement, je ne pense pas que la Ligue en soit encore arrivée là. Mon espoir, c'est ça : un déclic a été lancé. Et, à partir de ce déclic, il faut être en mesure de se mettre sur de bons rails. Et les bons rails, c'est ce qui permet aux gens de dire à un moment donné : « Voilà, ce que nous voulons au bout du compte pour nos vies, c'est s'épanouir ensemble, mais aussi individuellement », dans les domaines de la culture, de la sexualité, de l'école, de la famille, etc.

**C :** *Il y a un autre problème qui a à voir avec l'individualisme, ce sont les critiques qui sont faites de la médiatisation et de la personnalisation, qui peuvent te viser toi, comme moi d'ailleurs. Au-delà des insultes de l'anti-presse de caniveau comme PLPL, il y a sans doute une vraie question. Tu es un individu, tu es mis sur le devant de la scène. Par exemple tu deviens le candidat de la LCR à l'élection présidentielle et tu passes à la télé ou, de manière moins visible, je tiens une chronique dans Charlie Hebdo et j'écris quelques fois dans Libération ou Le Monde. Mais tous les postiers n'ont pas la possibilité de passer à la télévision et tous les universitaires n'ont pas la possibilité d'écrire dans la presse. Qu'est-ce que tu répondrais à ceux qui pensent qu'on ne peut faire cela que par intérêt personnel ? Car certains critiques – je laisse de côté nos adversaires politiques ou ceux qui, perclus de ressentiment, aimeraient être à notre place – pointent justement des dérives possibles de la personnalisation, que cela soit la recherche d'un pouvoir ou la quête de gratifications symboliques (reconnaissance, etc.), qui vont « griser » l'individu, lui donner « la grosse tête ». Comment tu vois ça ?*

**OB :** Je crois qu'il faut jouer la franchise. Porter une parole collective ou incarner un rôle de représentation publique, c'est se faire violence, c'est une souffrance. En tout cas, c'est comme ça que je le vis. Cela ne veut pas dire que les critiques ne

me font pas mal. Elles peuvent être féroces, et parfois tellement injustes. Par exemple, tu te fais chier à écrire un livre (car pour moi l'écriture, c'est difficile, je ne suis pas un intello, ce n'est pas ma formation), ça a été pénible, éprouvant. Ce livre m'a pris du temps, de la réflexion, mais au final, j'en suis plutôt fier. Après, tu attends la réaction des autres, et là, tu vois que même dans la Ligue on te prend la tête à cause de la photo, de ta photo sur la couverture. Évidemment, c'est la seule chose que tu n'as pas choisie et que t'a imposée l'éditeur. Et puis tu te rends compte aussi que la critique est souvent la critique d'une élite... mais qui n'est rien en comparaison du soutien que tu peux recevoir de la part des gens qui vont s'identifier, qui te disent : « Continue parce que moi ça m'aide pour prendre confiance en moi-même. » Et ce retour-là, en revanche, me donne confiance en moi quand je participe à des émissions de télé et que je fais dans mon froc, parce que ce n'est vraiment pas mon truc, et que ça ne le sera jamais. Mais dans la société du spectacle et d'ultra-médiatisation, de toute façon, tout est à l'envers. Le vrai problème politique, c'est que, quand tu arrives sur un plateau, les autres autour de toi ont fait des grandes écoles, ont parfois assumé un mandat, deux mandats, ont vécu de ces mandats au niveau des politiques, tu as aussi des journalistes qui gagnent des mille et des cents, et qui vont te parler avec aplomb – parce que c'est leur formation – de la vie quotidienne de millions de personnes, alors qu'ils ne la connaissent pas ! Ce qui m'aide à me faire violence dans ces cas-là, c'est la force que t'ont donnée ceux à qui tu as commencé à donner confiance en eux.

La réponse au deuxième problème politique que tu poses, celui des porte-parole, c'est d'en avoir plusieurs. C'est un débat que nous avons régulièrement à la LCR. Tu vois, il est exclu que la Ligue fasse avec moi ce que Lutte Ouvrière a fait avec Arlette. Je ne veux même pas imaginer que je puisse être le porte-parole de la LCR pendant les trente prochaines années ! Je sais que je ne le ferai pas, c'est exclu. Pour les militants de ma génération, le temps des porte-parole uniques est révolu !

**C :** *Est-ce que ça te fait peur la médiatisation et la personnalisation ?*

**OB :** Oui, ça me fait peur, pour deux raisons : pour le collectif et pour moi. Ça me fait peur pour le collectif parce que je pense qu'il ne faut pas que la Ligue soit incarnée par un seul individu. Ce n'est pas à cause du culte de la personnalité, mais il faut pouvoir élargir l'éventail à partir duquel le projet global de société de la Ligue puisse être identifié. Et puis, individuellement, il y a des trucs que je n'ai pas envie de faire. Et la limite entre le *je* et le *nous*, ça peut être aussi une tension. Il y a des trucs que je ne ferai pas.

**C :** *Qu'est-ce que tu n'accepterais pas de faire, par exemple ?*

**OB :** Je n'accepterais pas de faire le guignol. Me rendre à une émission, politique ou autre, et ne pas être moi.

**C :** *Et un exemple de chose que tu n'as pas aimé faire ?*

**OB :** Certaines émissions. Plus généralement, je n'aime pas assister à des émissions, de toute façon. Je l'ai déjà dit, ce n'est pas naturel chez moi, c'est une souffrance. Et il y a des émissions auxquelles j'ai regretté d'avoir participé. Bizarrement, pas celles auxquelles on s'attend d'ailleurs...

**C :** *On t'a beaucoup reproché « Les Grosses Têtes »...*

**OB :** Mais voilà, par exemple, une émission que je revendique à 200 %. Et pourtant je n'y étais pas allé de gaieté de cœur. Tandis que chez Daniela Lombroso, je n'avais rien à y faire. Celle-là, je l'ai regrettée, mais pas « Les Grosses Têtes ». Parce que, curieusement, une des rares émissions où j'ai pu vraiment discuter du livre, vraiment du fond, du contenu, c'est chez Bouvard ! Et ce pendant une heure et demie, dans une émission qui est écoutée par tous mes collègues. Or je me suis rendu compte que beaucoup d'autres journalistes n'avaient pas lu le livre. La plupart d'entre eux attendaient que je publie un livre pour parler de moi et de la Ligue, et surtout pas du contenu du livre. Philippe Bouvard, sans doute parce qu'il n'est pas d'accord avec nos idées, m'a interrogé sur ce que j'avais écrit : « vous dites ça sur le logement, mais j'aimerais bien savoir comment vous faites... vous dites ça sur la répartition des richesses, expliquez-nous comment... ». Et du coup, j'ai développé nos idées. Mais, dans la culture un peu élitiste de la Ligue, on ne comprend pas bien quelque chose comme ça.

**C :** *Et le fait de continuer à travailler à la Poste, tout en étant porte-parole de la Ligue, quelle signification cela a pour toi ?*

**OB :** Le fait de continuer à bosser, c'est pas simplement une garantie par rapport à la médiatisation, c'est une garantie tout court face au problème de la représentation politique. Ça me permet de continuer à vivre normalement, même si c'est difficile puisque les journées n'ont que vingt-quatre heures. Je continue à dire à la direction de la Ligue qu'à côté de ma vie politique et militante, j'ai une vie privée et une vie professionnelle. Et je veux pouvoir continuer à avoir tout cela. Il est exclu qu'on y touche, parce que c'est une garantie, y compris par rapport à la LCR. Ça me protège de la médiatisation comme de la vie politique en général.

**C :** *Et le retour au boulot par rapport à ton activité politique de porte-parole, tu y puises quoi, après t'être investi dans une campagne électorale par exemple ?*

**OB :** D'abord du réconfort et du soutien, parce que l'accueil est souvent plus chaleureux au boulot que dans les cercles militants, dans les bons comme dans les mauvais moments. Dans les bons moments, chez les militants, on ne sable pas toujours le champagne. Dans les univers militants, les rapports entre les individus ne sont pas toujours les plus épanouissants et les plus sympas. Alors qu'au boulot, paradoxalement, où les rapports peuvent être plus tendus, où il y a de la violence sociale, j'ai trouvé du réconfort, y compris dans les plus mauvais moments. J'étais une personne normale avant de militer et je veux le rester en militant.

Je pense que la vie politique – telle qu'elle peut être vécue à un certain niveau de représentation, en permanence, vingt-quatre heures sur vingt-quatre –, c'est beaucoup de tempête dans un verre d'eau. Même à la Ligue, où on est tous scotchés à la moindre dépêche AFP, dont personne à l'extérieur de ce petit milieu – et je le sais parce que je connais mes collègues de travail – n'aura connaissance. Et puis tu es pris là-dedans, et ça, ça me fait peur. Si j'étais un jour élu dans une assemblée, je n'imagine pas faire plus de deux mandats dans ma vie, et pas successifs mais entrecoupés. Car, autrement, ça serait trop difficile de reprendre le boulot. Je le vois bien déjà avec les permanents de SUD PTT. Il faut entrecouper les mandats électifs, y compris d'un point de vue démocratique. Je crois que, dans une société future, on poserait le problème ainsi. D'ailleurs personne n'est indispensable.

**C :** *J'aborderai maintenant un plan plus personnel. Tu as eu récemment un enfant. Comment tu arrives à être militant actif et porte-parole politique, d'une part, et père, amoureux ? Comment tu arrives à gérer au quotidien ce type de tensions ? Avant, il y avait le modèle du sacrifice, avant il fallait sacrifier le côté « enfants » et « vie amoureuse », mais maintenant ?*

**OB :** C'est la curieuse magie de l'engagement individuel. Je réclame en tant qu'individu, qu'on me fasse confiance quand je refuse de faire quelque chose. Ce n'est pas facile. Ça peut provoquer des tensions. Il peut y avoir une part d'incompréhension. Je pense par exemple à des militants de la Ligue qui demandent depuis longtemps un meeting avec moi, et qui disent : « Putain, mais Olivier, il serait pas en train de jouer sa star ? On le voit sur les plateaux télé, on le voit là... ». Mais, au fur et à mesure, ils vont comprendre. Il y a ma vie privée, il y a ma vie professionnelle et il y a ma vie politique. Ce n'est pas un tiers chacun, ça ne se passe pas comme ça. C'est forcément source de tensions, je ne bluffe personne. Je pense que c'est le lot de tous ceux qui commencent à militer aujourd'hui. Si on arrive à faire ça, on n'effraiera personne, et surtout on prouvera que c'est possible. Or je fais partie d'une génération du crédible et du possible, justement. On n'est pas de la génération « Faites ! ». On est de la génération « On fait

ensemble ou on ne fait pas ». Soit on arrive à faire ensemble, soit on fait autre chose. Car si on n'y arrive pas, c'est que ça ne fonctionne pas. Tu sais, nous sommes assez pragmatiques. Nous avons le souci d'efficacité. On a toujours vécu comme ça.

Mais il y existe un autre problème politique, qui constitue une nouveauté du côté militant. D'une part, il ne peut pas y avoir de dissociation entre le *je* et le *nous* dans l'engagement politique. D'autre part, est-ce qu'il n'y a pas une séparation entre ta vie privée, vraiment privée, à toi, et ton engagement politique ? Moi je crois qu'il y en a bien une qu'il s'agit de préserver, même si la politique rentre dans ta vie privée, c'est évident. Mais tu as quelque chose comme un droit à la protection. Dans ma génération, ça fait aussi partie des questions qu'on se pose. On demande à pouvoir vivre tranquillement sa vie sans que le parti se permette de la juger, dans un sens comme dans un autre d'ailleurs. Ce qui ne veut pas dire que, politiquement, tu n'as pas le droit de discuter ensemble et de décider ensemble des cadres collectifs de vie, y compris dans des domaines de la vie privée, sur les questions de la violence faite aux femmes, sur les questions de sexualité, etc. Mais, au bout d'un moment, tu as une part purement intime. Et ça, je pense que c'est quelque chose d'essentiel.